

# «Johnny Suede» exécute l'héritage des modes contemporaines

*Le premier long métrage de l'Américain Tom DiCillo, Léopard d'or au Festival de Locarno 1991, utilise tous les clichés du jeune cinéma en voie de vieillissement: jeunesse paumée, grande ville, rêves rock. Mais pour les mettre à mort.*

**J**ohnny Suede est un antihéros comme mille autres. Un paumé dans la grande ville, un teen-ager apathique et fauché. Seuls signes particuliers: une banane scrupuleusement laquée, sa nostalgie de Ricky Nelson et sa passion pour les chaussures de daim («suede» en anglais). Pour le reste, Johnny n'est

**FILM**

que l'image dont il s'est nanti: une galerie de mimétismes. Il croit être l'amoureux et le sauveur de Darlette, midinette éprise d'un photographe entre deux âges et fille d'une productrice influente. Il croit être musicien, leader d'un groupe incertain. En réalité, rien ne fonctionne. Ni la relation avec Darlette, qui le quitte, ni l'amitié avec Deke, qui tente vainement de partager avec lui ses emplois de fortune. Pas davantage la musique, qu'il pratique avec une naïveté parfaitement désinvolte.

On ne fait pas un personnage d'un type pareil, et c'est exactement ce que le premier film du jeune Américain Tom DiCillo s'acharne à démontrer: sa caméra filme le vide de Johnny, ses silences, l'ennui qu'il dégage, la

stérilité radicale de son existence. Une personne émerge pourtant, peu à peu. Parce qu'il y a chez Johnny (Brad Pitt) deux issues de secours: l'innocence et la révolte. Un sauvetage reste donc possible. Il apparaît, sous les traits d'Yvonne. Engagée dans l'éducation des enfants handicapés, Yvonne n'a pas la beauté figée des fantasmes de Johnny, ni ses rêves de gloire. C'est un bloc d'émotions, un précipité de vie qui débarque sans crier gare, provoque des conflits, revendique sa place et entraîne le réveil de l'adolescent.

Rédemption par l'amour? Cure de réel, plutôt. En fait, nul ne sait ce que deviendra Johnny après cette découverte. Mais il est sorti de sa léthargie, cela seul importe. Film d'apprentissage, «Johnny Suede» est un travail typique de jeune auteur, qui plus est d'auteur américain.

Mais il est aussi autre chose. Parce que DiCillo s'est donné un style qui tranche à la fois sur l'optimisme de la pensée positive californienne (apprenez à pleurer et la vie devient si facile) et sur les hymnes à la dérive du jeune cinéma d'auteur des dix

dernières années. Le décor est ici un cliché de grande ville américaine, et les personnages sont des clichés de la zone. Ex-opérateur de Jim Jarmusch, DiCillo n'a d'affection ni pour l'une ni pour l'autre. Longs plans-séquences, lumières obliques, couleurs crues, d'un kitsch qui rappelle Almodovar, humour absurde, ironie, onirisme: tous les instruments sont réunis pour créer l'effet d'irréalité et donner à «Johnny Suede» le ton d'une fable.

En tournant le dos à tant de genres, «Johnny Suede» est donc un film de mise à mort. Il liquide l'héritage des modes contemporaines, l'univers de fringue et de rock, de nuits blanches et de piales sordides. Ces idoles marginales ont vécu, leur pouvoir subversif s'est usé au point de se retourner: elles font ici office de nouveaux comforts, elles forment le bain où somnole Johnny jusqu'à son réveil, les adjouvants de sa fuite. Au fond, l'errance urbaine et l'ordinaire du «road movie» de banlieue jouent le rôle de nouvelle normalité. Les formes ont changé mais le système demeure, avec ses conventions, ses

hypocrisies, son vide sidéral. L'essentiel est d'en sortir, dit «Johnny Suede», si l'on veut éviter la mort par anesthésie.

Simplement, le film est d'une froideur glaciale. A force de montrer le narcissisme de son héros, il en imite l'insensibilité. Comme Johnny, DiCillo se méfie jusqu'aux dernières scènes du déferlement d'émotions qui pourrait menacer le caractère impeccablement léché de sa construction. Cette forme d'autisme révèle d'étonnants comédiens. Parmi eux, une formidable Catherine Keener (Yvonne), beauté à effet retard dont le potentiel expressif évoque une Victoria Abril. Mais DiCillo n'a accompli que la première étape, en fabriquant une distance, en purgeant une époque. On l'attend maintenant au contour de la liberté, à l'image de Johnny revenu de sa torpeur. Les fantômes évacués, la vie peut commencer.

JEAN-JACQUES ROTH

▷ «JOHNNY SUEDE», de Tom DiCillo. Avec Brad Pitt. GENÈVE.

CINÉ-CRITIQUE Voici enfin « Johnny Suede », Léopard d'or au dernier Festival de Locarno

## Quête musicale un peu désabusée

Toute une génération semble avoir été laissée en héritage à Jim Jarmusch et à... Tom DiCillo, qui en raconte ici les rêves désenchantés.

Mais le film, lui, est un enchantement.

*Johnny Suede*, de Tom DiCillo (USA, 1991), avec Brad Pitt, Calvin Levels, Alison Moir, Catherine Keener...

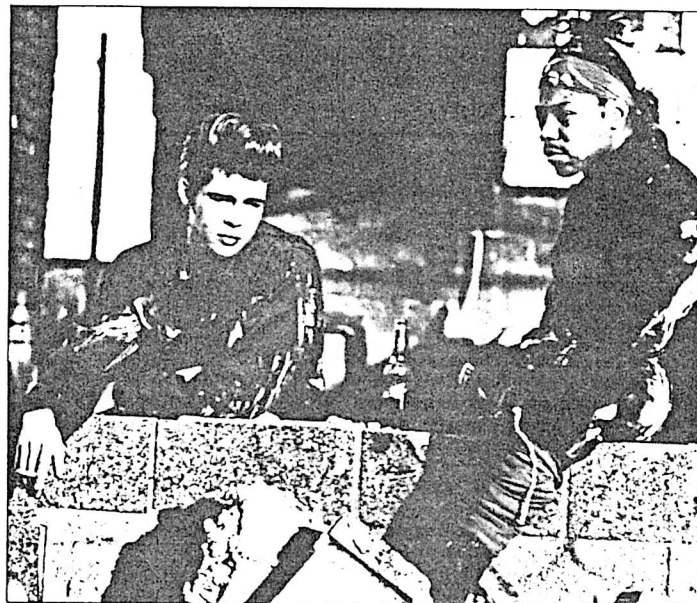
C'est un petit bijou. Locarno ne s'y était pas trompé, l'an dernier, en lui décernant dans l'allégresse son Léopard d'or. Le voici enfin sur nos écrans: *Johnny Suede* incarne tout à la fois le blues urbain des années quatre-vingt-nonante, et l'esprit des *sixties* qui les ont précédées. Le titre lui-même indique une piste. Lorsqu'il avait écrit *Blue Suede Shoes*, Carl Perkins donnait en effet, à Elvis, un tube planétaire, et au rock'n'roll, un de ses titres de références. Il est ici encore question de chaussures en daim (*suede*): elles sont à Johnny daim (Brad Pitt) le meilleur moyen – sinon l'unique – d'affirmer son statut social. Il ne se sent véritablement rassuré que les pieds calés, bien au chaud, au fond de ses bateaux.

DiCillo noue une fable contemporaine, qui se déroule dans un quartier désaffecté d'une Amérique anonyme; l'histoire d'un homme qui donnerait cher pour construire quelque chose, mais qui manque singulièrement de talent. Autant dire que c'est un abruti. Mais totalement sympathique.

### Un léger décalage

Comme Jon Voight dans *Midnight Cowboy* – dont il partage un peu du goût vestimentaire –, Johnny traîne ses illusions, de réverie candide en coup foireux, persuadé « d'y arriver » un jour. Mais à quoi? à devenir une star? Il suffirait à son bonheur d'être reconnu dans son arrondissement. Sans doute confond-il gloire et succès, comme d'ailleurs amour et amourette. Ce gars-là n'a pas le sens des réalités communes. Il vit en décalage, oscillant perpétuellement entre le sérieux désabusé et l'ironie autoprotectrice.

De sorte que c'est à peine si l'on s'étonne de voir « l'entrée en scène » des (tellement importantes!) chaussures en daim: elles tombent littéralement du ciel. Leur port galvanise le héros. Leur perte affaiblit sa cuirasse. Amoureux



Brad Pitt et Calvin Levels dans « Johnny Suede » (g)

d'une gamine perturbée et mythomane. Darlette (Alison Moir) qui d'ailleurs partage ses nuits entre son domicile et celui d'un amant photographe plus âgé, et plus connu. Johnny finit par faire la connaissance de la mère de Darlette. Elle est productrice de disques. Il craque et lui affirme son amour pour sa fille: le lendemain, Darlette le plaque. Tous les « plans » de Johnny foirent. C'est pourtant un film heureux.

De ce coin plutôt glauque situé « quelque part » aux Etats-Unis. DiCillo donne un peu l'image que Jim Jarmusch avait présentée de *Memphis* dans *Mystery Train* (encore un titre emprunté au répertoire et au mythe d'Elvis Presley). Même goût de la dérive désenchantée, musicale et humoristique... Et même dislocation, aussi, du rêve de ceux qui découvrent une réalité bien

différente de celle qu'ils avaient nourrie en pensée.

Les deux cinéastes partagent ce goût de l'errance depuis 1980. Lorsque Jarmusch réalisait, alors, *Permanent Vacation* (un film de diplôme, bien antérieur au succès de l'auteur), Tom DiCillo fonctionnait à ses côtés comme directeur de la photographie. Le film racontait l'histoire d'un adolescent zonant dans Manhattan durant ses vacances d'été. Cinq ans plus tard, les deux hommes ont réédité leur collaboration dans *Stranger than Paradise*... Œuvre révélatrice de Jarmusch dédiée à toute une génération qui se reconnaîtra en lui.

Avec *Johnny Suede*, Tom DiCillo réalise son premier film. Initialement, c'était un *one man show* qu'il avait monté au *Home for Contemporary*

Theater, à New York. C'est lui qui jouait Johnny. Dans son film, il s'efface au profit de Brad Pitt, que son rôle dans *Thelma et Louise* – sorti après le tournage de *Johnny Suede* – a fait connaître et que l'on retrouve avec plaisir. Il est parfait. Ce film est celui des révélations en cascade: en plus du réalisateur, quelques comédiens y éclatent de fraîcheur. Notamment l'étonnant Calvin Levels, l'ami débrouillard (qui vient lui aussi du théâtre), ou Alison Moir, chanteuse passée sur les planches puis à l'écran. On retrouve en outre Catherine Keener, apparue pour la première fois dans *Backtrack*, de Dennis Hopper. La citation n'est pas gratuite.

### D'une route à l'autre

En 1969, en effet, Dennis Hopper avait secoué l'Amérique en présentant *Easy Rider*, l'histoire – déjà – d'une errance et d'une jeunesse; un *road movie* aux fortes senteurs d'herbe fumée sur fond de rock. Une filiation directe même de ce film à *Johnny Suede*. Les temps ont changé, mais les *teenagers* rêvent toujours de liberté. Ceux d'aujourd'hui connaissent le rap mais ne rechignent pas à porter aussi « banane » capillaire et santiags aux pieds (ou chaussures en daim!), autant de symboles liés aux conquêtes juvéniles de leurs aînés. Une nuance de taille, toutefois, c'est que les années septante furent celles d'une révolte. Comme on sait qu'elle a échoué, les adolescents que montrent des cinéastes comme Jarmusch ou DiCillo ne contestent pas, mais cherchent solitairement « autre chose ». Et DiCillo cerne avec bonheur cette quête désabusée.

Vagabondage et dérision cadrent donc ce film *cool* et musical. Non seulement héritier de Hopper, mais aussi de la Nouvelle vague française, du cinéma tchèque des années soixante et de celui de Wim Wenders, *Johnny Suede* présente au moins deux avantages notables: il fait passer un excellent moment, et attire l'attention sur un cinéaste qu'il s'agit de ne pas perdre de vue.

André Klopmann

# La Suisse



**CINEMA**

Johnny Suede débarque: le nouveau «macadam cowboy». 37

**SAMEDI 2 MAI 1992**

**CINÉMA**

**BRAD PITT DANS «JOHNNY SUEDE»**

## L'héritier de James Dean

Il est éblouissant. Il se révèle comme le successeur du mythique James Dean. Brad Pitt, (Ldd) crève l'écran dans «Johnny Suede», un film de Tom DiCillo où l'on baigne dans des ambiances «fifties» sur fond de rock and roll. Somp- tueuse banane et chaussures bleues en prime. Un conte crépusculaire pour rêveurs accros. 37



# «JOHNNY SUEDE»

## Le nouveau «macadam cowboy»

Les Johnny se suivent et ne se ressemblent pas. Après «Johnny Stecchino» et avant Johnny Hallyday (attendu avec «La gamine»), place à la somptueuse banane de «Johnny Suede», un petit rocker fifties très propre sur lui. Léopard d'or à Locarno en 1991, ce premier film formidablement maîtrisé du New-Yorkais Tom DiCillo est un conte crépusculaire pour rêveurs accros. Avec Brad Pitt, héritier inespéré de James Dean, et le chanteur Nick Cave!

On l'a vu dans «Thelma et Louise» en petit poisson détresseur de fugueuses, on le verra dans le prochain film de Robert Redford. Brad Pitt, dans «Johnny Suede», est éblouissant. Un rien buté et le plus souvent hété, avec juste ce qu'il faut de restes de bouderies enfantines sur les lèvres, il affiche crânement un

visage de médaille à l'effigie du pionnier du rock Ricky Nelson, son idole. Tous les acteurs de «Johnny Suede» sont d'ailleurs des découvertes...

Notamment Alison Moir dans le rôle de Darlette, belle poupée Barbie cruelle qui lâche Johnny le puceau pour un photographe rance et pervers; Calvin Levels

(Deke), un rasta désopilant qui attend patiemment la fin des embrouilles sentimentales de son copain pour faire rouler le groupe Johnny and the Persuaders; le chanteur Nick Cave, rocker albinos largué par la gloire; enfin, Catherine Keener (Yvonne), une séduisante jeune éducatrice pour enfants handicapés qui fera tomber Johnny Suede de son Olympe du rock pour l'initier aux plaisirs terrestres!

### Un type fantastique

«Je voulais créer un personnage à l'apparence extérieure parfaite, afin que la première impression, en le voyant, nous fasse dire: «Il est fantastique, c'est Mr. Magic!» Bien évidemment, en grattant l'écorce, on découvre une âme ravagée, mais au fond très humaine...» explique Tom DiCillo, le réalisateur, la trentaine raffinée, impeccablement vêtu de noir et soie tabac... Avec un souci de la perfection évoquant davantage le chic discret du cinéaste Martin Scorsese que l'extravagance d'un Johnny Suede!

«Cette idée a été exploitée dans beaucoup de films, mais le plus souvent, l'apparence stupide d'un personnage ne sert qu'à souligner sa stupidité foncière. Avec Johnny Suede, j'ai voulu faire l'inverse», explique Tom DiCillo. Et c'est effectivement très réussi! Débarquant dans la grande ville sapé comme un lord du rock fifties — référence à peine déguisée à John Voigt dans «Macadam Cowboy» — Johnny Suede est déterminé à réussir et à faire craquer les minettes.

Depuis l'époque de Ricky Nelson, les choses ont en effet changé: les minettes se shootent et font des passes dans les velles crasseuses... Johnny refuse pourtant de retomber de son nuage peuplé de mythes. Il est d'ailleurs bien payé en retour: alors qu'il vient d'appeler la police pour signaler un viol, une boîte tombe du ciel sur la cabine téléphonique. Médusé, Johnny en extrait une magnifique paire de chaussures de daim (égale suède) noir étoilé de discrets clous d'argent scintillants dans la nuit poisseuse.

### Monde sans pitié

Mais quand il regagne sa chambre minable où un inénarrable propriétaire insensible au destin prestigieux attend le mauvais payeur, la superbe de Johnny décline. Et lorsqu'on le surprend déambulant dans son taudis avec un affreux slip fatigué et troué, le charme est rompu! Les rêves de firmament s'envolent avec les derniers dollars, et Johnny en est réduit à mettre sa guitare au clou, puis à recycler ses talents et sa grandiose banane dans la peinture en bâtiment... Des illusions d'adolescent au couperet d'un monde sans pitié, Tom DiCillo ne lâche pas Johnny d'une semelle, écornant le vernis des apparences jusqu'au cœur des pures émotions. Un «petit» film formidable!

Françoise DERIAZ

«Johnny Suede», de Tom DiCillo. Avec Brad Pitt, Nick Cave, Calvin Levels, Alison Moir, Catherine Keener. Durée: 1 h 35.



La somptueuse banane de «Johnny Suede».

## Tom et Johnny

Révélation du Festival de Locarno, le New-Yorkais Tom DiCillo désespérait de réaliser «Johnny Suede», son premier long métrage, quand le miracle est venu... de Suisse! C'est en effet grâce à la productrice zurichoise Ruth Waldburger (complice de Godard depuis dix ans) que le film a enfin pu voir le jour. Co-production helvético-américaine, «Johnny Suede» n'a cependant de suisse que le financement. Ancien cameraman de Jim Jarmush («Permanent Vacation»), «Stranger than Paradise»), Tom DiCillo est un pur Italo-New-Yorkais. Et s'il apprécie Jarmush, il a en revanche horreur d'être assimilé à son cinéma, préférant la filiation à Gus Van Sant («My own private Idaho»), à Bunuel ou à Fellini: «Je me suis beaucoup inspiré de l'esprit et des personnages de «La Strada» pour esquisser «Johnny Suede», explique-t-il. Abstraction faite de l'humour américain mâtiné de rock, il y a effectivement des similitudes — ne serait-ce que la sensation indéfinissable que suscite l'amour du cinéma.

F.D.